

LA DIVA DES MÉNAGES

© L'Harmattan, 2004
5-7, rue de l'École-Polytechnique
75005 Paris – France
L'Harmattan, Italia s.r.l.
Via Degli Artisti 15
10124 Torino
L'Harmattan Hongrie
Hargita u. 3
1026 Budapest
ISBN : 2-7475-6814-8
EAN : 9782747568142

Pierre Fréha

LA DIVA DES MÉNAGES

L'Harmattan

Du même auteur

Tournesol, roman, L'Harmattan, 2001

Le grand livre des jeux de cartes, de Vecchi, 1995

L'ombrelle des sentiments, roman, Mercure de France, 1981

Anglo-lunaire, roman, Mercure de France, 1979

A la mémoire de Maureen McConville

Ce fut le dernier d'une longue série. Ces rêves n'avaient ni queue ni tête. Il essaya de se rappeler, *ils ont sauté dans un des avions du 11 septembre, Rita, Ernest, Regina, Dany, Adolphe, non pas Adolphe, déjà mort, j'ai été débarrassé un bon coup, en une seule fois. Tu comprends ?*

Pourquoi tous ensemble, pourquoi fallait-il qu'ils disparaissent tous ensemble ?

La journée passa, il traversa les jardins Albert 1^{er}, les plates-bandes de coléus commençaient à s'affadir. Les fleurs étaient montées en graines, il s'arrêta et comme chaque soir, pinça au passage les tiges pour forcer une nouvelle floraison. Il décolla de son palais le chewing gum à la nicotine qu'il avait mâché sur le chemin. Il se remit en route. Adolphe était parti : pour toujours. De la liberté en veux-tu en voilà, à vomir, une telle débauche dans les rêves, il ne se rappelait pas, pendant l'enfance, peut-être. Liberté sans coût. A quoi ça sert ? Le vieux père ne téléphonerait plus, il ne laisserait plus ses incompréhensibles messages sur le répondeur. Une angoisse de moins. Il avait gagné ça. Sept heures du soir, c'était l'été, le Cours Saleya attendait les premiers dîneurs, on prenait l'apéritif à la terrasse des cafés au retour de la plage. Les rayons du soleil caressaient les tables, au fond du passage voûté qui séparait le Marché aux Fleurs de la Promenade on apercevait la mer. Accomplissement du temps et douceur de l'air marin se conjuguèrent. Certaines tablées de vacanciers, remarqua-t-il, dégageaient une fausse joie qui flirtait avec la crétinerie.

Deux jours avant les avions contre les tours il y eut les es-

croqueries à la carte bancaire paternelle — des centaines d'achats sur catalogue dont le deuxième fils d'Adolphe voulut dans un rêve faire supporter le coût et l'écrasante inutilité. Placé en soins intensifs, le vieil homme tentait, sans succès, d'alerter les visiteurs à son chevet.

Il remonta vers la Providence. Deux passants sur trois se retournaient sur lui. Le deuil, la chevelure noire inquiétée par aucun peigne depuis plusieurs jours, l'air hagard ? Non, juste le poids. Comment parvenir jusqu'à la couleur des yeux (bleus), la forme du nez (aquilin), du menton (carré), jusqu'à la bouche (fine, un peu trop) quand le contact visuel a lieu avec une masse, un obus de la dernière guerre, un pantin articulé pour qui la marche représente un effort ? Au physique non plus il ne ressemblait pas à son père, mince et sec. Fallait-il qu'il y eût entre eux des ressemblances ? Adolphe avait peiné à la paternité, les derniers temps il avait fallu s'occuper de lui, le prendre en main, un enfant. Il n'avait pas trop réussi à aimer, sa descendance : les bons jours. Qu'il dût tant soit peu s'occuper d'eux ne lui avait jamais traversé l'esprit. Ça l'avait mis hors de lui, toute cette responsabilité. Si on donne la vie, c'est pas suffisant ? A eux d'être redevables. Le mode d'emploi des familles reposait sur l'unique chose qu'il avait su appréhender jusqu'au bout : la réputation, l'image extérieure. Ça comptait jusqu'au meurtre de soi. L'amour était une invention grotesque qui masquait l'essentiel, la réverbération de sa position sociale sur les autres. Pour les enfants qu'on mettait au monde c'était la même chose. L'intéressant c'était pas de les aimer, mais de les voir placés dans les bonnes sphères. Après une quarantaine d'années de ce régime Henriette, la deuxième épouse d'Adolphe, avait perdu patience, son despote borné de mari n'en resta pas là dans l'escalade de la terreur, il la soigna si mal, lui fit prendre de si mauvais médicaments qu'elle mourut brutalement. Aucun médecin ne sut l'expliquer. Armand pensait qu'elle n'avait pas eu envie de s'éterniser à ses côtés, il l'avait si peu retenue. Sa plus jeune sœur, Lucie, disait, elle, qu'on l'avait poussée. Un « on » mystérieux et dramatique sur lequel pesait tout le pathos fami-

lial.

Il avait tendance à exagérer son poids. *Je vais commencer à vivre mon rêve, vivre sans lui, et bientôt sans eux, si je sais m'y prendre.* Il se regarda dans une glace : Il n'avait rien d'un dinosaure, herbivore ou non, ni d'une tour chancelante que l'instabilité du terrain pavé soumettrait à rude épreuve. Lui aussi se retourna sur un passant et la rue prit un petit air de joie, de spectacle — comédie musicale des gens simples.

Armand avait passé le cap des onze mois. Onze mois passés derrière le même bureau, le même paravent, avec les deux jours par semaine de liberté réglementaires, et le temps de s'ennuyer. Son patron, gérant d'une casse de pièces détachées, lui faisait cadeau d'une demi-journée de temps à autre : quand ça l'arrangeait de fermer la boutique, ou qu'il ne supportait plus de voir son employé principal geindre sur les montagnes de ferrailles qu'il devait classer, étiqueter, selon les modèles des constructeurs, par année et par marque. Et puis il y eut le congé pour les obsèques.

Il fit une petite halte soudaine devant son bar préféré. *J'y vais ou non ?* Une table en formica entourée de quatre chaises l'attendait. Il reçut une bonne secousse dans le dos. Cohue des touristes, on n'avait pas derrière lui prévu un arrêt si brutal. Agrandir la ville pour me faire plus de place, reconnut-il de bonne grâce, trop tard, impossible. Il faudrait reconstruire à l'américaine. Certaines cages d'escalier des maisons étroites de la vieille ville lui étaient interdites. De véritables sommets à gravir. Si j'avais quelques dizaines de kilos en moins, juste quelques dizaines, je n'aurais pas besoin de penser constamment à mes pas, et il ajouta après un moment : — Ni au reste. En sachant bien ce que ce reste pouvait représenter. Il haussa les épaules. Pas le moment des récriminations. Pas avec cette canicule. Profiter de la grande disparition familiale pour maigrir un bon coup lui traversa l'esprit. *Je peux faire sauter tout ça,* comme s'il s'agissait de claquer dans ses doigts pour que « tout ça » s'en aille, un nuage chassé par un coup de vent. Comment savoir si le moment était venu ?

Ce qu'il avait en vue c'était de consulter pour la dixième fois de la journée au moins les horaires de son train du lendemain. Le train circulait tous les jours de l'année, disait la sèche brochure, sauf à quelques dates fériées, tiens, pas seulement le jour des départs en vacances. La destination ne devait pas être aussi exceptionnelle que ça. Il avait réservé deux places dans un compartiment fermé de première classe. Quel nom ? Armand Caramello.

L'histoire du on s'en fout. Il s'installa à la terrasse et observa le jeu de la rue. Un touriste prit la pose devant l'objectif. Sans lui demander la permission il inclut Armand dans le champ. Clic ! Trop tard. Pas le temps de déplacer sa chaise. Immortalisé dans un album japonais. C'était comme j'étais avant. Un jeune Africain d'à peine une quinzaine d'années s'accroupit entre deux voitures au passage d'une camionnette de police, son attirail de lunettes de soleil et de gadgets bon marché disparut avec lui. Il attendit vingt bonnes secondes avant de refaire surface. Armand risqua un sourire timide dans sa direction, pas de réaction. Quelle autre langue que la peur des flics parle-t-on quand on a passé illégalement la frontière à Vintimille ?

Subir l'assaut visuel des autres, attablé à une terrasse, regards croisés sur le ventre d'un homme qui vient de perdre son père, en négliger à la longue l'usage de moyens de communication plus subtils. Ceux-là s'effacent peu à peu — langue régionale endormie, un vieillard égaré dans une boîte de nuit : le laser lacère son visage moribond. En revenir là, règles secrètes. Où la force de vivre ne passe plus par la conformité. Où les bonnes mœurs ne menacent plus le monde.

*

C'était le seul qu'il aimait. Le club ouvrit ses portes à onze heures, la foule du vendredi se pressa, envahit la piste, vagues successives et colorées de jeunes gens qui avaient patienté toute la semaine. Armand avait décidé d'y faire un tour pour fêter ses retrouvailles avec la ville, et peut-être plus, sceller son retour à

la vie. Il se devait bien ça. Les vacances avaient rimé avec naufrage : trop de monde, trop de chaleur, trop de solitude, trop de on s'en fout. Il était rentré deux jours plus tôt. Adolphe, qu'il ne pouvait plus joindre au téléphone, un comble, lui manqua. Il grossit. La voix de tête du vieillard continua ses visites par les rêves. Il s'était dit la mort de mon père ne changera rien au déroulement de mes vacances, finalement si. Il retrouva, soulagé, son frère Ernest dans la maison familiale.

A peine ses bagages déposés, il erra dans la ville. L'éloignement avait trompé les perspectives, il avait eu tendance à magnifier Adolphe en se promenant le long des quais à Bordeaux. Il était temps que les vrais sentiments, pour peu qu'ils le soient, reviennent. Depuis deux ans Adolphe, ne pouvant plus se permettre avec l'âge d'être tyrannique, avait pris une nouvelle pose : coquetterie de vieillard, il avait, sur les derniers mois, joué à l'homme calme et stoïque. Il signait ses lettres « Adolphe » au lieu de papa, comme s'il craignait de leur paraître sentimental. Il écrivait à ses enfants pour leur parler d'argent, limitant le texte aux chiffres qu'il communiquait sans les arrondir : tant pour la vente des meubles de votre mère, tant pour la voiture que j'avais en commun avec mon épouse, pour solde de tout compte, tant pour vos étrennes. Il terminait par un « Affectueusement » qui n'affectait personne, à commencer lui-même.

Armand dansa, ou se promena sur la piste jusqu'au matin, exécutant des mouvements imperceptibles qui nécessitaient peu d'efforts. Il savait comment impulser de l'énergie à ses bras, à ses hanches sans se fatiguer. La chair se débrouilla comme elle put, encouragée par les applaudissements de jeunes danseurs autour de lui à la recherche de sensations fortes. La bonhomie d'Armand fit des ravages. Comme si dans les fonds secrets, interdits, des pensées manquées de tous les fêtards du vendredi sa seule présence filait à tous le moral, loin des corps bien bâtis. Il dégageait une aura qui attirait les faibles d'esprit et les emmerdeurs. Sur le mur à droite de la piste un immense miroir lui permit de suivre ses progrès. Loin de se faire peur, il aimait

jeter un coup d'œil sur l'étrange image qui apparaissait, comme s'il prenait une revanche sur ceux qui l'observaient et entretenaient avec lui le cycle de la gêne. S'efforcer de vivre dans un monde qui tente inlassablement de vous ramener dans votre monde de kilos en trop... La lutte est âpre. Quand selon ses critères il ne se trouvait pas bon danseur, il arrêtait et se dirigeait d'un pas ferme vers le bar, distribuant sur le parcours sourires nerveux de star vieillie, revenue une dernière fois sur le marché des vanités. Si vous m'aviez vu avant. Parfois, quelques secondes à peine après ces justifications inutiles, il dansait devant le bar, à la grande joie du barman Jacky, ex-danseur à la télé et meilleur ami du moment. Ils se connaissaient depuis plusieurs années. Impliqué dans les déhanchements en vigueur dans les dernières décennies du siècle passé, codifiés par les chorégraphes à succès au temps des grands shows de fin de semaine, Jacky, débarquant à Paris de sa Réunion natale, avait accompagné les célébrités de la chanson de l'époque, armée de danseurs qu'on recrutait l'après-midi pour le tournage du soir. Dans ses grands moments d'illusion où l'alcool le disputait à la nostalgie d'un temps où ses deux parents vivaient encore, Armand le considérait comme un de ses maîtres. Il lâcha une larme, sur le tabouret du bar, le jour où Tangatchy raconta les grandes lignes d'une carrière de danseur qui n'avait pu s'achever, sans qu'on comprenne bien le pourquoi du comment, que derrière ce bar enfumé de la vieille ville, enterrant les rêves de sa jeunesse.

Il était la sévérité même, impitoyable avec les danseurs de la boîte de nuit qui ne réussissaient pas leurs prestations du vendredi. A croire qu'après les sueurs d'un recrutement discret ils allaient par contrat tacite devoir tenir le prochain rôle de danseur attitré de miss Vartan revenue au devant de la scène. Dans ce monde d'épaisse fumée où on feignait d'ignorer tout de l'autre vie, il voyait la danse comme il voyait, le jour, ses pièces détachées, faux pas, retards, crispations des chevilles — ces apollons de la fin de semaine, démasqués par ses petits yeux perçants, shootés aux machines à ramer, nombrils percés de

minuscules bijoux en métal qu'ils exhibaient avec fierté, à demi nus, commettaient par dizaines des erreurs de rythme. Il avait parfois l'impression de revêtir le manteau ample d'une vieille matrone aigrie, revêche, pleine de haine, sans identité de pays ou de sexe, qui n'avait jamais fini de régler ses comptes avec les plus jeunes, avec elle-même. Il avait peur de lui, de sa violence à elle. Elle pouvait éclater à tout moment, aussi inattendue qu'un éclat de rires. Armand avait élaboré un discours sur lui-même qu'il délivrait, ventre en avant, comme on tend sa carte de visite : je suis un type doux, malgré tout ce qu'on peut entendre et voir ça et là. Malgré tout ce que j'ai subi dans cette famille de pourris. Ne me croyez pas si vous voulez, proposition à laquelle il était difficile de résister. Il y avait de la propagande dans l'air.

Il se mobilisait pour convaincre de sa douceur... Éviter tout préjugé, amalgame entre le nombre de ses kilos et la répartition de ses qualités. A présent il y avait deux êtres en lui. Le vieux Armand devait combattre le nouveau, celui qui était né de la mort de ses parents. L'éclatement de la famille ne remontait pas à leur départ. Il s'était produit de leur vivant, masqué sous des tonnes de civilité. Les incidents avaient été nombreux tout au long des années émaillées d'engueulades, de brouilles (provisoires, définitives, ni l'une ni l'autre), de paroles blessantes, de sous-entendus insidieux, coups bas, règlements de compte, de rancœur familiale exportée à l'extérieur, et parfois même de procédés douteux. Il se rappela ainsi le jour où Ernest l'avait forcé à avaler le foin des artichauts, l'expérience avait marqué, à l'aube de ses douze ans, le début d'une ère nouvelle. La liste était aussi longue que celle des armes de destruction massive, si raffinée aussi qu'elle conservait sa part d'ombre indicible. Les coups tordus (Dany, c'est ça ?) l'avaient accompagné avec une remarquable régularité, une fidélité qu'il avait bien fallu honorer en retour : rendre les coups, l'artichaut contre un escalier dévalé tête la première, souhaiter dans le plus grand secret la faillite d'une entreprise où toute la fortune de l'aîné a été engloutie contre une prise de poids dramatique. De telles extrémi-

tés n'étaient pas rares. Au moins n'avait-on jamais poussé les choses trop loin, dernier signe d'éducation traditionnelle, et limité les manœuvres militaires. Ils n'étaient jamais parvenus à « rompre », malgré d'héroïques tentatives. L'enchaînement et la dépendance, rien à voir avec l'amour, à moins, à moins. Et même dans l'hypothèse invérifiable qu'Adolphe était derrière tout ça, tirant les ficelles de ses marionnettes d'enfants, à présent qu'il dormait avec Henriette d'un sommeil définitif, plus rien ne justifiait la poursuite d'histoires aussi toxiques. Outre le déclenchement programmé d'une guerre au Proche Orient, les mois qui suivirent le retour d'Armand Caramello dans les premiers jours de l'octobre 2002 furent marqués par une cargaison d'incidents aussi grotesques, pour certains, que le foin des artichauts qu'Ernest lui avait fait ingurgiter.

Il but beaucoup ce soir-là. Comme s'il était certain d'enterrer à jamais son passé. Son passé d'agneau obèse comme il aimait à se voir. Tout allait changer, même Dieu dont les soubresauts tordus déteignaient souvent sur ses créatures lui donnerait un coup de main. L'image d'un dieu vengeur, autoritaire, despote, tout juste le portrait d'Adolphe, n'était pas différente de celle d'un assassin. Tuer c'était aller dans le sens de ce dieu-là. Une autre contagion de l'esprit de Dieu sur lui c'était l'égoïsme. Dieu lui-même était d'un égoïsme monstrueux, pensa-t-il, le verre à la main. *Je pense à ce pauvre Joseph, si malade, contraint d'entreprendre un traitement lourd, pourquoi lui apporterait-on la moindre aide, le moindre soutien alors que le soi-disant créateur lui-même ne bouge pas ? Respecter une casserole de cuisine ou un être humain, quelle différence ? On se doit d'aimer les casseroles comme soi-même. Si l'on n'apprend pas à respecter les objets, à les protéger de la poussière (elle-même émanation d'objets abandonnés, mal traités) on ne parviendra pas à aimer ses prochains, aussi ignobles soient-ils. Plus ils sont ignobles, moins je les aime, logique. Pas la peine de compliquer. Parce qu'avec tout ça (et il reposa enfin son verre de gin) mon nouvel objectif c'est l'autonomie financière. Je n'en ai pas d'autre. Ne plus dépendre d'Ernest. Dire*

barre-toi à tous ceux qui me croient menacé. Et pour obtenir cette autonomie, pas d'histoire, je dois respecter les casseroles et les verres à dents.

« Jacky, j'ai encore soif. »

Le barman prit le verre et procéda au remplissage, d'abord les glaçons puis l'alcool.

« Ça va ? »

— Au mieux ! Comme jamais. Je suis content d'être de retour, mais à peine j'arrive, il m'est encore tombé dessus.

— Ernest ?

— Pas lui seulement. Ils me font rire ! On dit qu'il faut prendre le bon comme le mauvais dans les familles, mais chez nous c'est que du mauvais, estima-t-il. Qu'est-ce que tu veux, je suis trop sensible.

— Ça se pourrait bien.

— Je t'embête ? J'ai un peu trop bu. Je peux pas t'expliquer, et en plus t'as pas le temps ! Y'a beaucoup de monde ce soir.

— Les gens sont rentrés.

— Même les soi-disant amis, reprit-il en suivant une nouvelle idée, les seuls qu'on ait, de toutes façons. Tu connais autre chose que des soi-disant amis, toi ? La soi-disant famille, pareil. Mais chez nous tout a l'air d'aller mieux, enfin presque.

— Tu t'en fais trop.

— Ben non justement. »

Il ne se sentit pas en état d'approfondir.

« Joseph est malade, Ernest m'a mis au courant en rentrant ce soir.

— Dis voir. Le type que t'as parlé avec, l'autre soir ? »

Armand sursauta. Sûrement oui, il lui avait parlé. Qui avait volé la vedette à l'autre ? C'était avant les vacances, en tout cas. Et l'ego de Jacky en avait peut-être pris un coup.

« Pauvre vieux, on va l'inviter un de ces soirs (il leva le pouce) : c'est l'ami de la famille comme on dit (l'index se tendit comme un revolver) celui auquel on pense dès qu'on fait un dîner entre nous (le majeur forma avec l'index un triangle)

l'alibi extérieur comme tu dirais, la mouche qui vole dans la pièce, (l'annulaire tendu déséquilibra la main) je l'aime bien, tiens, il est terne, je l'aime bien (l'auriculaire acheva le décompte) avant il était marrant, il nous faisait rire, maintenant il dit ces trucs t'as pas idée sur l'importance des choses, publier, manger trois fois par jour, ça m'étonne à moi, comme s'il s'agissait de chier en librairie une fois par an. Il a toujours su vendre ses maladies, il veut pas se faire plaindre, il a refilé en larmoyant à un vieil éditeur blasé ce qu'il n'a pas publié avant ni ailleurs, (le décompte recommença avec le pouce) Je comprends pas tout, Rita m'a raconté, l'autre jour il m'a dit : « Je n'existe que par les livres que je lis ou que j'écris ». Je n'avais jamais entendu une chose pareille avant. N'exister que par ça. C'est comme si moi, j'existais que par mes pièces détachées. Ou les enfants que j'ai pas. J'aimerais bien voir ça. C'est quoi, toutes ces histoires ? »

Jacky n'avait suivi que les deux premiers doigts. On l'appela à l'autre extrémité du bar. Armand avait continué à parler tout bas, face au miroir.



Au premier coup d'œil on se disait que rien ne la destinait à une telle vétusté. Un demi-siècle de négligences, radineries, incompétences d'artisans floués, bricolages répétés avaient eu raison de la cage d'escalier de leur maison familiale. Rez-de-chaussée en pierres roses, tomettes fendues, portes et marches défoncées. La dégradation avait été progressive. A certaines périodes elle avait donné l'impression de stagner. A la naissance d'Armand les murs ne ruisselaient pas encore de leur salpêtre. N'eût été sa grandeur passée de maison noble sur trois étages, elle était à deux doigts de ressembler à un taudis — un de ces taudis dont on ne désespère pas, juste une maison qui n'a pas eu de chance, si ça existait, les maisons qui n'ont pas de chance. Adolphe, qui l'avait héritée de ses parents, n'avait rien voulu faire pour elle après son divorce. Il s'estima quitte vis-à-vis d'elle après la pension qu'on l'obligea à verser à sa première

femme. L'époque Adolphe ne lui fut pas bénéfique. L'âme de la maison cessa de dépendre de son bon entretien. L'installation électrique continua à défier les normes de sécurité. Les tuyaux d'eau, prisonniers des murs, avaient déjà explosé à deux reprises, dont une fois l'hiver dernier, sans que les deux frères s'en émeuvent. La maison leur était revenue en l'état. Adolphe avait passé les dernières années de sa vie dans un appartement qu'il possédait à l'autre bout de la ville. Un début d'incendie en plein milieu de la nuit, dû à un court-circuit, ne les inquiéta pas non plus. Aucun des travaux de réhabilitation qu'on envisagea dans un premier temps ne fut entrepris. On consentit au minimum, la pose d'un disjoncteur, l'esprit invisible récalcitrant d'Adolphe s'agita en ralentissant les vellétés de rénovation. Il n'y eut pas d'autre suite à l'incendie. Les marches, les couloirs de la maison semblaient avoir rétréci eux aussi depuis qu'Armand s'était engagé dans la voie de l'amaigrissement. Une vue de l'esprit sans doute, une de plus, dont Armand eut du mal à se défaire. Il y pensait souvent entre le deuxième et le troisième palier. Ravalement la façade du patrimoine familial, toucher aux ruines de l'intérieur : les deux frères s'accordaient sur ce point. Pas question d'intervenir.

Cette partie de la ville était connue pour sa vétusté, ses façades démolies. Les autorités observaient le phénomène en se rendant sur place chaque semaine. On n'était pas d'accord sur les remèdes. L'attentisme, ne rien faire, était devenu une solide option. En privé, les langues se déliaient. Le feu était l'hypothèse privilégiée. Une démolition naturelle aurait arrangé les affaires des entrepreneurs et des architectes. Depuis la fin des programmes de constructions de logements neufs en centre-ville l'appétit d'investisseurs à l'estomac mal calé ne faiblissait pas. Ils étaient affamés et le faisaient savoir. Ils se seraient bien jetés sur ces vieilles maisons léthargiques agonisantes. La municipalité choisit la prudence. Ce n'était pas l'heure ni peut-être même la décennie de programmer la destruction de certains lots, la réhabilitation d'un patrimoine qui remontait à plusieurs siècles se heurtait à d'immenses difficultés. Et d'abord financières.

Les organismes internationaux ne pouvaient pas intervenir. La vieille ville n'était pas classée patrimoine mondial, le projet de certains investisseurs privés comportait des risques. On devait vérifier avant qu'il soit trop tard, prévenir d'éventuelles corruptions — on ne remporterait pas les prochaines élections haut la main autrement. L'espérance secrète d'un tremblement de terre agitait aussi les esprits. Avec l'aide des assurances l'intervention des investisseurs prendrait l'allure d'une action humanitaire. On jouerait sur deux tableaux concurrents, l'honneur et la spéculation. Aucun espoir du côté de l'Unesco, avait prévenu le gouvernement, sauf miracle, il ne fallait pas y compter. Les bâtisseurs étaient résignés, il faudrait peut-être attendre jusqu'au tremblement de terre.

L'ignominie ne fera pas de toi un très beau vieillard. Les mauvais rêves recommencèrent à l'envahir, fidèles au rendez-vous, comme le salpêtre qui se détachait des murs par plaques entières. Une quinzaine de jours après son retour, les rêves marquèrent le pas, comme s'ils étaient fatigués eux aussi. Armand s'accouda sur la table et mit les mains contre sa tête. Il n'était pas prêt. Le moment n'était pas venu d'adopter une nouvelle tactique à l'égard de ses sœurs. L'une habitait entre l'Italie et Nice où elle disposait d'un appartement, l'autre vivait à Paris dans son ministère, et la dernière, la plus experte en manigances, rongée par l'alcool et la dépression, vivotait dans l'arrière-pays. Les trois exigeaient des traitements différents. Dany, la plus jeune et la plus agressive, ne marchait qu'au langage : il suffisait de l'attaquer sur son terrain, les mots, et c'était réglé. Elle était la moins dangereuse du fait même de ses outrances. Avec Rita et Regina, moins simple. On ne s'affrontait jamais en face. L'usure était plus profonde.

Par exemple, l'enterrement. Oh non ce n'était pas un sujet qu'il voulait aborder. Un des amis de Rita, venu de Milan, avait dit en italien à voix suffisamment haute pour qu'Armand l'entende : « Son cul remplit un pantalon de quelle taille, à ton avis ? » Il était catégorique : l'ami de sa demi-sœur avait dit ça.

Après avoir hésité, il essaya d'avoir une franche explica-

tion avec elle. Il s'y reprit plusieurs fois, aussi timide qu'un assassin qui fait marche arrière. Elle fut catégorique : jamais Antonio n'aurait pu préférer une telle bassesse. Où avait-il rêvé ça ? Tu cherches ou tu provoques ? Il tenta de revenir à la charge. Elle coupa court.

« A l'endroit où tu étais placé au cimetière, tu n'as pas pu l'entendre. Il n'était pas près de toi. Je ne sais pas pourquoi tu racontes de telles histoires.

— Je l'ai entendu.

— Où l'as-tu entendu ? Dans ta tête ? Antonio était content de te voir, il n'était pas venu à Nice depuis très longtemps.

— C'est pour ça qu'il a dû me trouver changé, insista Armand ébranlé par les arguments de Rita.

— Il ne m'a pas parlé de ça, dit-elle d'une voix froide.

— Il y avait un tel cortège d'imbéciles à cet enterrement. »

Rita mit un point final à la discussion en se levant pour partir. Son frère pouvait être un personnage atypique, bon à charrier, pas au point de susciter de pareilles vacheries le jour de l'enterrement de son père.

Il entra chez Ernest occupé à faire ses comptes à l'étage en dessous.

« Je te dérange pas ? J'aimerais avoir ton avis, dit-il en s'installant dans le grand canapé.

— Vas-y », répondit Ernest qui se méfia.

Entre les frères la méfiance était une institution, une règle établie depuis leur enfance. Il n'avait pas prévu d'être dérangé si tôt.

« C'est à propos de ton vélo. Tu as bien proposé de me le céder pour ma collection ? Pour tout te dire, je ne sais pas si ça en vaut la peine.

— Je t'ai déjà dit ce que j'en pensais. Tu fais une bonne affaire, c'est un vélo hollandais, tu n'en as jamais eu un comme ça.

— J'en ai un qui lui ressemble.

— Il est différent, trancha-t-il. »

Il ne venait pas de Hollande, mais de Belgique.

Armand prit peur. Ça commençait mal. Il ne suivait pas ses résolutions. Les précautions oratoires qu'il avait prises n'avaient pas suffi. Ernest faisait semblant de ne pas comprendre. Le prix auquel il voulait lui céder le vélo était exagéré. Depuis trois jours il ne cessait de se torturer avec ça : l'hypothèse d'un sale coup manigancé avec l'aide d'un de leurs amis communs. Souvent d'anciennes relations d'Armand, avec lesquelles il s'était plus ou moins brouillé, se retrouvaient, comme par hasard, les meilleurs amis d'Ernest... Au nom des liens de famille qui les unissaient il était temps que son frère fasse un geste, sinon en baissant — trois cents euros — au moins en certifiant sur l'honneur qu'il avait proposé le prix le plus bas possible. Rien ne l'indiquait.

Ernest, qui était pressé de finir ses comptes avant de partir au bureau, resta sur ses gardes. Avec Armand c'était toujours la meilleure des politiques, celle qui permettait à la longue de le faire chuter, parfois au moment même où l'on était prêt à abandonner la partie. Pressentant une manipulation, il regretta de n'avoir pas plutôt annoncé trois cent cinquante euros. C'était ce que ça valait.

Armand le soupçonna de réaliser un gros bénéfice sur son dos.

« Tu t'en es servi combien de temps ? » demanda-t-il.

Ernest faillit exploser. Surtout pas. Exploder c'était le meilleur moyen de perdre une cinquantaine d'euros. Juste ce qu'Armand attendait.

« Moins de trois mois. Trop lourd. Il ne me convenait pas. Et tu m'avais dit qu'il te plaisait. J'ai pensé à ta collection. Si ça ne t'intéresse plus, on en reste là. Je trouverai à le refourguer, tu penses. »

Impossible non plus de lui demander la facture d'origine, Ernest vivait dans un désordre dissuasif. Et puis trop de méfiance tuait la méfiance, on risquait d'obtenir le résultat inverse.

« Mais non. Je le prends. Pourquoi dis-tu ça ?

— Dans ta collection il ira bien, poursuivit-il sans en pen-

ser un mot.

— Tu crois ?

— Tu me demandes ça ! J'en suis sûr, Titi, sûr. »

Armand aurait voulu acquiescer, crier à son frère : « C'est vrai ce que tu dis ! C'est vrai, Ernest », mais les bonnes résolutions qu'il avait prises l'en empêchèrent à temps. Leurs relations n'avaient jamais permis de tels épanchements. Dans les rêves seulement. Quelques laisser-aller pendant l'enfance, faute de moyens d'expression plus savants. Depuis on s'était repris. L'obsession de chaleur n'avait pas pour autant disparu, elle attendait les intonations de la voix pour être assouvie. Aux grandes occasions (un retour de pêche victorieux) on obtenait gain de cause. La mort d'Adolphe n'avait donné lieu à aucun débordement. Moins la chaleur se manifestait entre eux plus elle lui manquait. Et quand elle déboulait à l'improviste il se retrouvait affamé. Quelques secondes de tendresse égarées dans l'océan des comptes familiaux plongés dans le rouge ne pesaient pas lourd. Saupoudrage d'amour, autant d'inconvénients qu'une passe avec une prostituée. Il en gagnait en frustration, comme un malfaiteur rattrapé au dernier moment, dos plaqué contre le mur, bras levés.

C'était la première fois qu'il avait un vélo belge (puisque Ernest affirmait qu'il n'était pas hollandais). Sa lourdeur était compensée par l'élégance du cadre. Un vélo des villes, aussi éloigné des performances de la course qu'un rat des champs ou des rivières soudain débarqué dans les dédales d'une grande ville.

« Je le prends, répéta-t-il. »

Il rejoindrait les vingt-six autres. Dans une vaste remise il les soumettait à des tests de contrôle, de fiabilité dès que ceux à qui il les prêtait lui rapportaient la moindre faiblesse. A chaque crevaison on changeait la chambre à air sans discuter. Cela n'empêchait pas Armand d'acheter des rustines qu'il collectionnait dans une partie du placard réservé aux accessoires.

Ernest partit à son bureau, furieux contre son frère. Par quel tour de passe-passe avait-il encore réussi à passer pour une